

L'individu dans l'illimitation des sociétés contemporaines¹

Claudine Haroche

Le flottement qui selon Weber caractérisait la frontière entre usages, coutumes et droit a été bouleversé en profondeur par l'accélération à l'œuvre dans les sociétés contemporaines : le mouvement désormais continu, instable et fluide, touche à présent à l'existence même de cette frontière, affectant en outre la capacité de percevoir, tout autant que la capacité d'imaginer, de se représenter l'autre².

La mise en cause du rapport à la limite, ce qu'on peut formuler comme l'illimitation de l'individu contemporain, s'exprime à différents niveaux :

– Celui d'une illimitation générale qui reflète entre autres une psychologisation d'ensemble de la société, tout à la fois induite et induisant, renforçant, une indistinction entre les sentiments et les droits ;

– Celui d'une illimitation qui se révèle dans les conduites et les aspirations de l'individu, dans les modèles de comportements et de sentiments (Elias) : cette illimitation se traduit dans l'individu par une

¹ Cette contribution s'appuie sur un certain nombre de travaux menés antérieurement en les présentant sous un angle inédit. (Voir en particulier HAROCHE Cl., « Processos psicologicos e sociais de humilhação : o empobrecimento do espaço interior no individualismo contemporâneo » in *Sobre humilhação : sentimentos, gestos, palavras* (I. Marson, M. Naxara, orgs.), Uberlandia, EDUFU, 2006, p. 21-48 ; *L'avenir du sensible*, Paris, PUF, 2008.

² WEBER M., *Economie et Société. Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, coll. Agora, t.1, p. 62.

sensation, voire un état de toute puissance aboutissant à une ignorance de l'autre et des limites, ou à l'inverse, par une sensation se définissant comme une tendance à un état d'impuissance radicale.

C'est ce deuxième niveau que nous entreprenons ici d'observer en nous inscrivant dans la longue durée, dans une histoire des fondements, une approche ignorant les frontières disciplinaires, celles en particulier de Simmel, de Bergson, de Mauss : nous nous référons également à des travaux contemporains, ceux de Sennett, de Balandier, de Gauchet pour penser ce qu'ils ont considéré comme éléments contribuant à une révolution anthropologique silencieuse³.

Du flottement à la fluidité et à l'illimitation

La séparation des individus dans l'espace a accompagné, davantage peut être, a contribué à une conception de l'individu se définissant, en Occident du moins, par *une forme de propriété de soi, qui suppose une délimitation de soi* au travers d'usages impliquant la retenue, la contenance : ces usages faits de civilité, de considération, d'estime, d'honneur, constituent des formes, des formes de médiation qui de proche en proche vont dans la modernité, au XVIIIème siècle, aboutir à être tenus pour des droits protégeant l'individu⁴.

Cette limite suppose et instaure une certaine forme de continuité, de la durée, requérant une frontière entre intériorité et extériorité. Aujourd'hui mise en cause par les technologies contemporaines cette limite a des conséquences – pour une part connues, pour une autre inédites – sur les modes de subjectivation, le fonctionnement de la subjectivité, et

³ SIMMEL G., *Sociologie. Etudes sur les formes de socialisation.*, trad. L. Deroche-Gurcel, S. Muller, Paris, PUF, 1999 ; BERGSON H., *La pensée et le mouvant* (1938), Paris, PUF, coll. Quadrige, 2003 ; *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1927), Paris, PUF, coll. Quadrige, 2003 ; *L'évolution créatrice* (1941), Paris, PUF, coll. Quadrige, 2003 ; MAUSS M., *Sociologie et Anthropologie* (1950), Paris, PUF, coll. Quadrige, 2004 ; SENNETT R., *Le travail sans qualités. Les conséquences humaines de la flexibilité* (1998), Paris, Albin Michel, 2000 ; *La culture du nouveau capitalisme* (2004), Paris, Albin Michel, 2006 ; BALANDIER G., *Civilisés dit-on ?*, Paris, PUF, 2003 ; *Le grand dérangement*, Paris, PUF, 2005 ; GAUCHET M., « Essai de psychologie contemporaine », *Le Débat* 99 (mars/avril 1998), p. 164, repris dans *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 2002).

⁴ Voir le chapitre V, « Des formes et des manières en Démocratie », de HAROCHE Cl., *L'avenir du sensible, op. cit.*

au delà du *moi* : une sensation, un sentiment d'illimitation, de toute puissance pouvant provoquer des formes inédites de narcissisme et dans le même temps d'impuissance, induisant des sensations et des sentiments de dépossession de soi, de détachement, d'inconsistance⁵.

La mise à jour du rôle des interactions – dans les écrits de Simmel en particulier – amène à passer au début du XX^{ème} siècle d'une représentation de la fixité, de la stabilité, à un amoindrissement, voire une mise à l'écart de la retenue entraînée par la fluidité.

La représentation d'une séparation entre intériorité et monde extérieur ne saurait perdurer avec la même netteté, la même clarté dans les sociétés contemporaines. Les flux continuels y entraînent une non séparation, une indistinction entre intérieur et extérieur. La distinction entre les individus, entre les objets, les instruments et les individus, pour des raisons technologiques et en raison de l'évolution des formes de marché, n'y est plus vraiment garantie : elle est désormais confrontée à l'illimitation du virtuel, de la technologie. La fluidité, la liquidité des sociétés contemporaines entraîne l'absence de limite, l'illimitation⁶.

L'état de fluidité qui enveloppe aujourd'hui les sociétés contemporaines, le monde, peut, à terme, entraîner des états d'indistinction, d'indifférenciation entre un réel et un autre, entre les corps, les *moi(s)*, et enfin entre le réel et le virtuel touchant de ce fait à la vie de la représentation⁷ induisant la sensation de *moi(s)* non séparés, illimités et indifférenciés. Les formes connues et reconnues de stabilité, de fixité, d'ancrage psychique et émotionnel, l'enracinement psychique, subjectif dans l'espace et dans le temps sont ébranlés, entraînant une absence de cadre spatial, de limites, provoquant alors comme un état de déracinement subjectif.

Elle conduit à reposer avec force la question tant de l'autre que du moi. L'illimitation entrave, prévient, en effet, la perception, la représentation de l'existence de l'autre, induisant des conditions nouvelles

⁵ CASTEL R., HAROCHE Cl., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Fayard, 2001, rééd. Hachette Pluriel, 2005.

⁶ BAUMAN Z., *Liquid modernity*, Cambridge, Polity press, 2000. Voir HAROCHE Cl., *L'avenir du sensible, op. cit.*, chap. 11 « Les états du sensible » et la conclusion : « L'état de fluidité, expérimenter des manières inédites de sentir ».

⁷ LEGENDRE P., *La fabrique de l'homme occidental*, Paris, Fayard, 1996.

de formation, de structuration et de déstructuration du moi et de l'autre, et en conséquence de leurs modes, de leurs possibilités mêmes d'interaction.

Des conditions inédites de propriété de soi : délimitation de soi et de l'autre

L'effacement des limites du *moi*, des limites *et* du *moi*, invite à méditer l'interrogation profonde de Mauss sur la permanence de la catégorie de *moi* : « qui sait, se demandait-il ainsi, si cette "catégorie" que tous ici nous croyons fondée sera toujours reconnue comme telle ? Elle n'est formée que pour nous, chez nous. »⁸

Nous entreprenons donc ici de prolonger l'interrogation de Mauss, de rendre compte d'une transformation tendant à repousser voire ignorer les limites du *moi* et du corps, le rapport à la limite, induisant en particulier des effets majeurs sur les formes mêmes de représentation et d'imagination de l'individu, de la personne.

La conception de l'individu, du sujet, du *moi* n'est pas naturelle, évidente : elle relève de processus d'individuation (biologique), d'individualisation, de différenciation, des termes proches qui, s'opposant à des processus d'indistinction, d'indifférenciation, diffèrent selon les approches et les contextes⁹. Cette conception relève et renvoie à des besoins psychiques profonds¹⁰.

Nous nous interrogeons ici sur le fait de savoir si ces conditions peuvent induire une représentation *autre* du sujet et du monde et en quoi elle pourrait consister, comment on pourrait la concevoir. Auparavant nous voudrions toutefois procéder à quelques brefs rappels concernant le rôle des formes.

⁸ MAUSS M., « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" » (1938), *Sociologie et Anthropologie*, 1950, Paris, PUF, 1983⁸, p. 359.

⁹ SIMONDON G., *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), éd. augmentée, Paris, Aubier, 1989 ; BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique Générale*, Paris, Gallimard, 1966 ; MESCHONNIC H., *Dans le bois de la langue*, L. Teper, 2009 ; DELEUZE G., *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Ed. Minuit, 2007, en particulier « Contrôle et devenir » et « *Post scriptum* sur les sociétés de contrôle ».

¹⁰ HERITIER FR., « Les racines corporelles de la pensée », *Le débat* 159 (Mars/avril 2010), p. 111 ; HAROCHE Cl., « Le besoin de préférence dans les mécanismes de faveur », in *La faveur et le Droit*, G. Guglielmi (ed.), Paris, PUF, 2009, p. 39.

Par les distances qu'elles instaurent et auxquelles elles se soumettent, les manières cherchent à établir des *formes de médiations*, à prévenir le contact direct des corps. Elles supposent des *limites*, un rapport à la limite, tentant d'empêcher l'irruption de l'immédiateté, de la violence : elles entendent ainsi protéger l'individu.

A de nombreuses reprises Tocqueville dans ses écrits reviendra cependant sur l'importance *des formes*, hésitant entre leur caractère impératif et leur rôle plus incertain et flou : le respect des usages et des formes, les règles de politesse et de civilité, soulignera-t-il, sont nécessaires à toute vie en société.

Le déclin des formes constitue dès maintenant une question majeure, celle du *déclin des médiations*, ayant tendance à s'effacer pour laisser face à face faibles et forts¹¹.

Les formes impliquent une séparation des espaces : l'un des aspects essentiels de l'informel consiste en un mélange des registres, des genres, des niveaux : il consiste en particulier, – ouvrant à une emprise diffuse et profonde, décourageant toute velléité de résistance des individus devant des phénomènes de personnalisation –, à brouiller, à confondre les espaces privés et publics. L'informel est en ce sens étroitement lié à la psychologisation générale de la société : il en apparaît même comme une conséquence inéluctable. L'informel repose sur une interpénétration indiscernable, implique un glissement constant et insaisissable, une indistinction des espaces relevant d'un processus où l'espace public se voit progressivement anéanti. Le formel et l'informel désignent et relèvent non pas tant d'espaces différents, que d'une articulation aboutissant à fondre, voire à effacer la distinction entre espaces, public, privé, intime.

Différant du XVIII^{ème} siècle qui mettait en garde contre le fait de confondre droits et sentiments¹², les sociétés démocratiques

¹¹ L'informel suppose des codes, des rapports de pouvoir, de domination, parfois beaucoup plus insidieux et violents que le formel car il a un côté insaisissable et mouvant, fluide. L'informel ne saurait se définir comme le contraire des formes, la seule absence de formes et de distances : il pourrait révéler un rejet profond et radical des formes, une constante recherche – délibérée ou involontaire – de violence s'instaurant dans un face à face et un corps à corps, voulu ou subi, la face menaçante de l'esprit de corps. Voir *L'avenir du sensible, op. cit.*, chap. V, « Des formes et des manières en Démocratie ».

¹² Rousseau avait mis en garde contre la tentation de voir dans la considération, un droit. Prenant l'exemple du lien qui unit le père à son fils, il rappelle qu'il convient de

contemporaines n'ont cessé d'être confrontées à une indistinction, une non distinction croissante entre sentiments et droits moraux : à l'affirmation de liens entre le droit et les sentiments de respect de soi et de l'autre, entre les sentiments et l'idée même de justice.

Judith Shklar a livré dans ses travaux nous semble-t-il des éléments de réflexion cruciaux sur ces questions. Shklar s'était longuement attachée au sentiment d'injustice, soulignant qu'il était *au cœur de la sensibilité politique démocratique*, inscrit au plus profond d'une sensibilité qui entendait rejeter les injustices et les inégalités. *Mais elle avait aussi remarqué que le sentiment d'injustice débordait inévitablement les cadres de tout système juridique.* « Bien que nous tendions à ressentir de l'injustice dans des cas particuliers, individuellement », rappelait-elle, « la justice doit, par définition, être générale »¹³.

L'affirmation de liens entre le droit et les sentiments de respect de soi et de l'autre, entre les sentiments et l'idée même de justice est devenue depuis une vingtaine d'années de plus en plus explicite. Ainsi la question du respect soulève-t-elle des questions anthropologiques fondamentales liées au droit et au politique dans les sociétés démocratiques contemporaines. Le respect comme la reconnaissance mettent en jeu des sentiments signifiant en particulier la représentation de soi, l'intégrité, la dignité, la valeur qu'un homme possède à ses propres yeux, mais encore aux yeux de la société. La prise en compte explicite des sentiments dans la sphère sociale et professionnelle tend à provoquer une indistinction entre le factuel et le subjectif, entre les faits et les sentiments, conduisant alors à des interrogations qui touchent en profondeur aux fondements et aux fonctionnements sociaux et juridiques.

Le rapport à la limite dans le changement permanent

Arrêtons-nous sur les conditions de perception de l'autre, le *moi* dans le mouvement constant : interrogeons nous sur le rapport à la limite

n'y voir qu'un *devoir*, un *devoir de civilité*. Il précise ainsi qu'avec l'âge « le fils, parfaitement indépendant du père, ne lui doit que du respect [...] car la reconnaissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger », *Discours sur les origines et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, GF, 1995, p. 224.

¹³ SHKLAR J., *The faces of injustice*, New Haven, Yale University Press, 1990.

quand l'individu est confronté à la sensation de décalage permanent entre faire et penser, faire et imaginer.

Les écrits de Bergson sur la perception du changement permanent, les fonctionnements psychiques face à l'illimitation, et plus tard dans les années 1950 ceux d'Anders sur l'illimitation induite par la technique, éclairent sous des angles différant en profondeur les fonctionnements contemporains¹⁴.

Bergson a entrepris d'élucider les fonctionnements fondamentaux de la modernité en s'attachant aux catégories élémentaires de temps et d'espace : il éclaire ainsi en profondeur les mécanismes contemporains qui ont trait à la sensation, à la perception, au changement, au mouvement constants¹⁵.

En quoi, de quelle manière ce mouvement constant influe-t-il sur le *moi* ? Plutôt que d'en émaner, cette activité incessante s'imposerait à lui, l'activerait, l'épuiserait, l'effacerait d'une certaine manière tout en le décuplant, l'agrandissant par l'hyperactivité.

Bergson observe que le mouvement, le changement est permanent : il va discerner dans l'immobilité, dans la stabilité, un besoin pratique, fonctionnel. Il remarque en effet que « le changement est continu en nous et continu aussi dans les choses », ce que « chacun de nous appelle "moi", ce que nous appelons une « chose » relèvent, sont pris et trouvent leur raison d'être, leur fonctionnalité dans un « changement ininterrompu » : il en conclut que « notre propre personne est mobilité »¹⁶.

L'immobilité est cependant condition et forme de l'appréhension du réel, de son intelligibilité : Bergson va l'expliquer de deux façons : l'immobilité est condition de l'action, – intentionnelle –, en conséquence « nous l'érigerons en réalité... »¹⁷. Il discerne une autre raison à l'immobilité : il y voit une réponse à l'angoisse diffuse, profonde, impalpable suscitée par le changement, la peur de l'inconnu, de l'insaisissable, de l'inappréhensible, de l'absence de sens, « nous avons

¹⁴ BERGSON H., « La perception du changement » (1911), in *La pensée et le mouvant*, op. cit. ; ANDERS G., *Nous, fils d'Eichmann* (1988), tr. S. Cornille et P. Ivernel, Paris, Payot, Coll. Rivages Poche, 1999.

¹⁵ Voir les analyses consacrées à Hume dans *L'Avenir du sensible*, op. cit., en particulier le chapitre 11.

¹⁶ BERGSON H., « La perception du changement », op. cit., p.162.

¹⁷ *Ibid.*, p.159-160.

instinctivement peur des difficultés que susciterait à notre pensée la vision du mouvement dans ce qu'il a de mouvant »¹⁸. Il faut des points « fixes », des repères, des cadres, une certaine forme de stabilité, de régularité pour ancrer la pensée et l'existence dans le monde, le réel.

Ce point est particulièrement intéressant dans la mesure où *l'illimitation est au cœur des fonctionnements contemporains*.

Bergson relève l'enchaînement, *la non délimitation, la continuité des états du moi*, ce qui le conduit à l'idée de durée. Il va décrire notre existence psychologique comme une « masse fluide », « une zone mouvante qui comprend tout ce que nous sentons, pensons, voulons, tout ce que nous sommes enfin à un moment donné »¹⁹. Il offre alors une définition – très large – de la notion d'état qui aboutira peu à peu à une vision de la réalité comme fluidité généralisée.

Bergson s'arrête alors sur le besoin pratique mais au-delà sur le besoin psychique et affectif d'immobilité, « nous avons besoin d'immobilité » dit-il en 1911 dans la conférence qu'il présente à Oxford²⁰. Il approfondit la nature de ce besoin, posant que la délimitation est nécessaire à la possibilité même de représentation, de conceptualisation, de pensée. L'immobilité apparaît comme une forme, une condition du fonctionnement de la limite. Bergson offre une approche novatrice dans un tableau d'ensemble de *la solidification* des choses, des états et des êtres, à l'instant où il en reconnaît *le caractère mouvant, fluide* : « notre perception s'arrange pour solidifier en images discontinues la continuité fluide du réel »²¹.

Ces questions qui ne cesseront d'être posées sont donc d'une actualité saisissante pour la fluidité, l'illimitation des sociétés contemporaines. Faut-il dans ce que dit Bergson discerner dans le besoin de sens, au-delà de ce besoin, un besoin de stabilité, d'ancrage psychique, d'inscription dans la réalité, le réel, un réel partagé ? Un besoin de continuité plus encore que d'immobilité ? Bergson formule ici des questions dont l'enjeu civilisationnel est considérable.

¹⁸ *Ibid.*, p.161.

¹⁹ *Ibid.*, p.3.

²⁰ BERGSON H., *La pensée et le mouvant*, op. cit., p. 159.

²¹ BERGSON H., *L'évolution créatrice*, op. cit., p. 302. Sur ces questions, voir également SIMMEL G., *Philosophie de l'argent* (1977), Paris, PUF, 1987.

Soulevant à nouveau la question de l'illimitation, dans un registre différent, Günther Anders à la fin des années 1950 publie un ouvrage important *L'obsolescence de l'homme*. Prenant en compte le social, le politique et la sensorialité, dans le contexte des sociétés totalitaires, Anders livre un ensemble d'observations majeures sur les effets provoqués par la technique²². Il souligne que le processus d'une division illimitée du travail, le « morcellement des tâches », entraîne une division de l'homme lui-même, pouvant conduire à une « possible annulation de l'homme »²³.

Entrevoquant l'existence d'une complexification toujours croissante, d'une médiation grandissante qui provoque une perte du rapport à la limite, Anders situe la raison, l'origine du mal dans « un décalage entre la capacité à fabriquer induite par la technique moderne et la capacité à se représenter le produit, l'effet final de cette fabrication »²⁴.

Anders oppose *le caractère illimité de notre « capacité de fabrication » et le caractère limité de notre « capacité de représentation »*. Il poursuit plus largement, insistant sur le rôle des capacités de perception et de représentation requises pour la compréhension « si les effets de notre travail ou de nos actions dépassent... un certain degré de médiation, alors ils commencent à se brouiller à nos yeux ». Il en conclut que « notre monde, se soustrayant aussi bien à notre représentation qu'à notre perception, devient de jour en jour plus obscur. Si obscur que nous ne pouvons même plus reconnaître son obscurcissement »²⁵.

La rapidité, l'accélération, les formes nouvelles de technologies ont mis en cause les manières, les formes instaurant des séparations entre les individus, et enfin le rapport à soi²⁶. Les individus ne sont plus tant rabougris dans leur corps, ce que notait Marx, *qu'indéfinis, sans limites* (connaissant par ailleurs une *impuissance profonde* ou croyant à l'inverse

²² ANDERS G., *Nous, fils d'Eichmann*, op. cit. (Ce que dit Anders vaut aussi pour les formes contemporaines du marché). À la même époque Arendt discernera dans le système totalitaire des effets similaires.

²³ ANDERS G., *Nous, fils d'Eichmann*, op. cit., S. Cornille et P. Ivernel, « Préface », p.15.

²⁴ « Préface », *ibid.*, p.17

²⁵ ANDERS G., op. cit., p. 50, 51, 52.

²⁶ DELEUZE G., « Contrôle et devenir » et « Post scriptum », in *Pourparlers*, 1972-1990, Paris, éd. Minit, 2007.

à leur *toute puissance*). Ils seraient maintenant renvoyés et cantonnés à leur soi, un soi privé de support, de soutien, de protection tant extérieure qu'intérieure, un soi imprécis, indéfini, désengagé²⁷.

Les effets de la fluidité des technologies contemporaines sur les individus et les catégories de la perception

Les difficultés de percevoir tiennent à la sensation continue, au manque de limites, de repères solides et durables : nous sommes enveloppés par un flux continu au niveau de la perception et discontinu au niveau psychique, entraînant alors le transitoire, l'éphémère et en cela l'indistinct. Les media proposent et développent du discontinu sur le plan psychique, de l'inconséquent, de la superficialité, tandis qu'il offre dans le même temps des sensations qui incitent de façon continue à la quête de sensations toujours plus fortes et inédites²⁸. Les medias permettent en effet de voir, d'entendre sans interruption, dans l'immédiateté, sans engagement psychique, affectif, physique.

On en vient alors à des interrogations profondes qui touchent à l'humain et aux fondements de la civilisation, qui peuvent susciter l'angoisse de la régression et des formes inédites de barbarie. Ce qu'a pressenti très tôt Illich à propos des possibilités technologiques quand, posait-il, « nous avons vu la nécessité de *défendre l'intégrité et la clarté de nos sens* – notre expérience sensorielle – contre les empiétements incessants du multimédia »²⁹.

Sommes-nous confrontés à une transformation majeure des formes de la perception ? Faut-il voir ainsi dans l'image virtuelle une production d'un type inédit « susceptible d'instituer une nouvelle pratique de perception, en élargissant les critères par lesquels nous rattachons cette activité à notre corps » : nous ne comprenons plus – ou ce qui est plus redoutable encore pour l'exercice de la sensibilité de soi et des autres,

²⁷ Voir BAUMAN Z., *Le coût humain de la mondialisation* (1998), Paris, Hachette littératures, 1999, ainsi que *Le sentiment d'humiliation*, Y. Déloye, Cl. Haroche (ed.), Inpress, 2007.

²⁸ GITLIN T., *Media Unlimited. How the torrent of images and sounds overwhelms our lives*, New York, Owls books, 2003, p. 48, p. 110, p. 51.

²⁹ ILLICH I., *La perte des sens* (1995), Paris, Fayard, 2004, p. 288.

nous ne parvenons plus à savoir ce qui fait partie de notre corps – ce qui entraîne une sensation, un état d'illimitation et d'indifférenciation³⁰.

Que peut-il se passer, quels types de problèmes adviennent quand la perception et la réflexion sont remplacées par *la sensation illimitée* ? L'immersion dans les images et les sons, le plaisir de la sensation, l'individualisation nous ont-ils rendus moins sociables ? Moins civilisés, comme le dirait Balandier ?³¹ Comment évoluent, comment existent les manières de sentir quand les flux sensoriels continus dans une société fluide pénètrent l'espace intérieur de chacun ? Les médias permettraient d'éprouver par le biais des écrans un prolongement de soi, une extension de soi et c'est là le point fondamental – *extérieur à soi* : l'expérience, le fait d'expérimenter, dû à la stimulation, l'excitation, la constance de la sensation, dénuée progressivement de sens, de consistance serait devenue première, nous confrontant en conséquence à de nouvelles expériences de vie et de pensée, de bien être et de mal être aussi.

Il pourrait s'agir là de modifications, de bouleversements, mettant en cause la subjectivité, pouvant amener à repenser la sensorialité, *les limites du corps*, et au delà peut être même ce qu'il faut entendre par corps. Serions-nous confrontés à un recul, un déclin des qualités sensibles, à une évolution, voire peut-être même une destruction des formes élémentaires de la perception, de la sensorialité ? Et en conséquence à des formes inédites de structuration, de division et de fragmentation du *moi*, des formes radicales de surdité, d'aveuglement, d'insensibilité ?

Gauchet relève ainsi dans un essai consacré à la psychologie contemporaine les effets de l'effacement des formes sur la « personnalité ultra contemporaine » qui se caractérise essentiellement par l'ignorance « d'un modèle de la précedence du social en chacun »³².

Évoquant la contrainte exercée par les formes : « qui dit forme dit : mon lien avec les autres obéit à une norme qui n'est pas de moi », Gauchet rappelle ainsi que c'est par le « consentement à cette antériorité des formes » que « je reconnais et je pose que la société est avant et au dessus de moi, que la règle qui m'associe à d'autres est hors de moi, indépendante de moi ». Gauchet souligne alors que « c'est cette dimension de précedence qui se trouve aujourd'hui disloquée ou désagrégée par la

³⁰ *Ibid.*, p.320.

³¹ BALANDIER G., *Civilisés dit-on ?*, *op. cit.*

³² GAUCHET M., « Essai de Psychologie contemporaine », *op. cit.*, p.174.

poussée du principe d'individualité. Ces avancées conduisent à la dissolution des formes de la civilité »³³.

Gauchet remarque en effet que « ce qui est en cause dans ces transformations, c'est l'inscription psychique de la précédence du social »³⁴.

L'auteur entreprend alors de décrire le comportement et la psychologie de la personnalité contemporaine : l'individu est « branché mais distant ». Cette distance ne saurait être un élément, une condition de la sociabilité. Extérieure, superficielle, elle traduit la méfiance et la peur de l'autre liée à l'absence de formes, générée par cette absence.

Loin de permettre le respect envers l'autre, cette distance qui pouvait refléter un embarras, une gêne dont parlait Tocqueville, exprime à présent *un formel vidé de toute substance*, de tout contenu qui serait devenu un élément central dans le fonctionnement des sociétés démocratiques contemporaines.

Gauchet impute « cette distance et cet évitement » à l'absence de formes, à « l'absence d'un mécanisme symbolique capable de régler la distance avec l'autre ». Il remarque encore qu'il est « *tantôt trop loin et tantôt trop près*. Il est dangereux dès qu'il s'approche puisqu'on ne sait à quelle place le fixer »³⁵.

La possession de soi ne s'étaye plus sur la substance, les qualités, les aspirations et les valeurs morales, mais sur la capacité de se détacher, de se soustraire, y compris à la stabilité vis-à-vis de soi-même : type d'économie psychique spécifique impliquant l'effacement de soi ou du moins l'hésitation, des formes de discontinuités insaisissables : la propriété de soi semblerait désormais requérir, ou encore aboutir, à l'inconsistance du *moi*.

Davantage qu'un déclin dans les formes, Gauchet observe de fait un véritable effacement de la distance dans le rapport à soi, dans le rapport à l'autre, qui se révèle dans le manque de formes, de manières, de politesse, de la civilité la plus élémentaire. Or « *l'adhérence à soi* », que Gauchet voit comme un trait caractéristique de la personnalité contemporaine, apparaît précisément comme incompatible avec cet apprentissage du détachement.

³³ *Ibid.*, p. 173-174.

³⁴ *Ibid.*, p. 174.

³⁵ *Ibid.*, p.180.

« Il me semble que dans la période récente nous avons franchi une étape supplémentaire où la psychologisation se met à jouer contre la capacité même de lien », niant l'idée même de lien, ce qui conduit Gauchet à poser que « le lien devient problématique en tant que lien »³⁶.

L'illimité s'oppose à l'individuation, effaçant les différences, il pourrait conduire à l'indifférencié.

La tendance à l'indifférenciation dans le monde contemporain

Les sociétés contemporaines sont devenues des sociétés sans frontières extérieures, sans limites intérieures, des sociétés fluides, des sociétés « liquides ». Pouvons-nous encore dans les flux sensoriels et informationnels continus, omniprésents, percevoir des états distincts, définis ? Les observer, les décrire, les qualifier ? Tendrions nous à n'éprouver que des impressions – diffuses, indistinctes, éphémères, volatiles –, et dans le même temps une sensation de changement continu ?

Éprouvant un mouvement constant, participons-nous à des actions où la part de l'intentionnel, du voulu, du projeté, du responsable serait entravée, réduite, voire impossible en raison de l'accélération des changements ? L'extension et le caractère incessant de ces flux brouille, davantage, efface les frontières entre objets matériels réels et objets immatériels, virtuels, touchant ainsi on l'a vu en profondeur aux limites du *moi*.

Prolongeant Bergson, Merleau Ponty posait en 1945 que la subjectivité relevait d'un constat empirique ancré dans la sensorialité : « Je dis qu'il y a là un homme, et non pas un mannequin, comme je vois que la table est là, et non pas une perspective ou une apparence de la table. Il est vrai : je ne le reconnaîtrais pas si je n'étais pas homme moi même... »³⁷. Merleau-Ponty et Leroi-Gourhan ont des interrogations analogues même si leurs hypothèses, les arguments par lesquels ils y parviennent diffèrent. « Lorsque Leroi-Gourhan pose en principe qu'il faut un minimum de participation pour sentir, c'est après avoir posé que la sensibilité est le premier facteur unificateur des groupes humains, c'est-à-dire la condition *a priori* de toute individuation psychosociale. Autrement dit, il pose en principe que la perte de participation esthétique fait peser

³⁶ GAUCHET M., « Le mal démocratique. Entretien », *Esprit* (1995), p. 77.

³⁷ MERLEAU-PONTY M., « Le philosophe et son ombre », in *Eloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, 1960, p. 216-217.

une menace absolue sur l'avenir même de l'humanité en tant que forme de vie capable de faire du sensible un sens »³⁸.

C'est ce constat fondé, établi sur la persistance dans la manière d'être un sujet qui aurait changé en profondeur. Les formes d'intelligibilité et de perception du réel se posant dans des termes différents induisent des effets psychiques majeurs dans les fonctionnements de la subjectivité.

Y aurait-il aujourd'hui d'autres manières de percevoir, de penser, d'être, qui ne dépendraient plus de l'existence d'un individu, d'un *moi*, – que le moi soit une idée, une représentation, une conception, un besoin pratique, ou un besoin psychique ? Prolongeant les interrogations de Bergson, un certain nombre de travaux majeurs se sont récemment attachés aux bouleversements psychologiques et psychiques induits par la flexibilité et la fluidité dans le monde contemporain.

Sennett a ainsi souligné que le flux continu provoque des effets d'aliénation profonde, voire d'effacement du *moi*, insistant sur la nécessité de « sauver le sentiment de soi du flux sensoriel »³⁹. À l'inverse du type de personnalité stable s'inscrivant dans un horizon de continuité, dans la conscience d'une continuité passée et à venir, le type de personnalité flexible dans la fluidité se définit ainsi paradoxalement par la visibilité maximale et par le mouvement, le déplacement incessant, et en cela encourage la capacité d'adaptation, entraînant l'ignorance voire le déni d'un rapport à la limite⁴⁰.

Les enquêtes que Sennett a menées au cours des dix dernières années l'ont conduit à souligner que ce dont les individus « ont le plus besoin, c'est d'un ancrage mental et émotionnel »⁴¹, un besoin de fixité et de repères analogue à celui que Bergson avait mis en lumière. Sennett se penche sur les effets des organisations flexibles et à court terme », étudiant leurs conséquences sur les affects : les besoins de s'inscrire dans

³⁸ STIEGLER B., *De la misère symbolique. La catastrophe du sensible*. T.2, Paris, Galilée, 2005, p. 76-77.

³⁹ SENNETT R., *Le travail sans qualités. Les conséquences humaines de la flexibilité*, *op. cit.*

⁴⁰ Legendre souligne ainsi que « fabriquer l'homme c'est lui dire la limite, lui enseigner un au-delà de sa personne, c'est séparer l'homme de lui même. Chaque civilisation produit son style d'éducation à la séparation d'avec soi », ajoute-t-il encore : *La fabrique de l'homme occidental*, *op. cit.*, p. 22 et 24.

⁴¹ SENNETT R., *La culture du nouveau capitalisme*, *op. cit.*, p. 148.

la durée, le besoin de continuité, de compter aux yeux des autres, d'avoir une place, d'être reconnu, ne peuvent désormais plus être satisfaits.

Sennett résume alors l'état dans lequel se trouve aujourd'hui l'individu, le sujet dans deux formules théoriques qui portent sur sa *passivité* (pas nécessairement effective mais vécue) ou à l'inverse son caractère actif : les individus ont perdu l'initiative motrice, psychologique, privés en cela d'un besoin fondamental qui tient au « *sentiment d'être un agent* » et au fait de « *penser en artisan* »⁴².

Il aperçoit ainsi ce qu'Anders en précurseur avait perçu dans des termes et dans un contexte différent, en opposant désormais les activités automatiques, mécaniques à l'œuvre dans la consommation, de celles qui requièrent la réflexion, la pensée, l'autonomie, un certain rapport à l'objet, l'intérêt qu'on porte à son travail, le travail bien fait, le plaisir qu'on peut en retirer, le désir de penser ce qu'il désigne par le fait de penser en artisan. La consommation ne saurait coexister avec le fait de penser en artisan, « c'est-à-dire de *chercher à comprendre ce que l'on fait* (...). Il veut comprendre pourquoi un bout de bois ou un mode informatique ne fait pas l'affaire ; du coup, le problème devient accaparant et suscite ainsi un attachement objectif. Cet idéal se réalise dans un métier traditionnel comme la fabrication d'instruments de musique, mais aussi dans un cadre plus moderne tel qu'un laboratoire scientifique. Mais c'est aussi le cas dans une entreprise bien gérée : loin de vouloir fuir les problèmes, on y prête attention »⁴³. Peut-on imaginer des liens entre consommer et penser en artisan ? Des formes de consommation qui seraient compatibles avec le fait de penser en artisan ?

Balandier est sans doute l'un de ceux qui a été le plus loin dans l'examen des conséquences de ces effets : ayant entrevu le déclin, la possible disparition des catégories anciennes, traditionnelles, des classifications, Balandier a évoqué le caractère crucial de ces questions dans plusieurs écrits et tout récemment dans un texte consacré à « La disparition »⁴⁴. Plutôt que de reformulation, de déplacement, il discerne dans ces questions radicales un bouleversement majeur, davantage un effacement, une disparition des catégories.

⁴² *Ibid.*, p. 148.

⁴³ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁴ BALANDIER G., *Le pouvoir sur scène* (1985), rééd. 2006, Paris, Fayard, chap. 6, p. 191-242.

Balandier rappelle en effet que si la mobilité est une dimension intrinsèque aux médias, il souligne toutefois que « par leur multiplication et l'extension de leur domaine les effets de réalité tendent à devenir la réalité tout entière, dans un état d'indistinction croissante »⁴⁵. Il observe que la montée du virtuel, en contribuant à l'instauration d'un indistinct généralisé, conduit à mettre en cause les catégories dans lesquelles nous percevons et pensons le monde, la réalité : il en souligne les effets psychiques sur l'individu susceptible d'atteindre, de faire vaciller, de mettre en danger la notion même de *moi*. « Le monde des images, (...) le monde des machines informatiques, générateur de créations virtuelles et de substituts virtuels de la réalité se complètent. Leurs effets s'ajoutent en se renforçant, ils effacent les évidences anciennes, produisent un univers de la perception et de l'interprétation continuellement en mouvement instable »⁴⁶.

Balandier insiste encore sur le caractère automatique et mécanique de ces activités, qui n'exigent pas de connaissance approfondie et consciente de la part des individus qui « en entretiennent l'expansion dans l'ignorance de ce qu'eux mêmes y deviennent, une ignorance perçue à la fois comme une impossibilité de savoir et un risque global caché ». Ce qui l'amène à conclure que l'on se trouve désormais confronté moins au « passage à une nouvelle période d'une histoire continuée qu'(au) passage à des temps autres, surmodernes, engendrant l'inédit et constituant le changement continu en *un nouvel état des choses*. »⁴⁷

S'interrogeant sur le fait de savoir « si une anthropologie est encore possible », Balandier dans *Le grand dérangement* appelle l'attention sur la nécessité de « prévenir les effets désastreux d'une mise en péril de ce qui fut à l'origine du commerce sensible entretenu avec le monde : la spatialité, la temporalité, la matérialité... »⁴⁸.

Peut-on concevoir des sensations et des sentiments sans *moi* ?
Peuvent-ils avoir du sens ? Ne redécouvre-t-on pas l'existence de besoins psychiques fondamentaux⁴⁹ qui tendent de plus en plus à faire défaut : la

⁴⁵ *Ibid.*, p. 210.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 234 et 240.

⁴⁸ BALANDIER G., *Le grand dérangement*, *op. cit.*, p. 63-64.

⁴⁹ HERITIER Fr., « Les racines corporelles de la pensée », *op. cit.* ; HAROCHE Cl., « Le besoin de préférence dans les mécanismes de la faveur », *op. cit.* ; HAROCHE Cl., « Le besoin d'essentiel », avant propos, in G. Balandier, *Le dépaysement*

durée, la stabilité, la confiance, la profondeur, la construction, la formation du *moi*, la perception et la représentation de l'autre ? Ne redécouvre-t-on pas la nécessité de les prendre en compte, de les satisfaire dans la mesure où ils nous constituent comme êtres humains, dans notre humanité, et qu'ils sont au fondement de l'idée même de civilisation ?

Nous voudrions conclure sur les origines pour une part historiques de la représentation de l'autre, sur l'argumentation ayant présidé à l'explicitation de la nécessité de la représentation de l'autre. Elaine Scarry dans un ouvrage récent dirigé par Martha Nussbaum et Joshua Cohen rappelle ainsi que, dans une étude récente consacrée aux *droits des étrangers*, un certain nombre d'écrits politiques ont eu pour point de départ la question de la cruauté envers les étrangers⁵⁰.

Rappelant que les souffrances infligées au corps sont « l'une des raisons profondes du contrat social de Locke et des contrats plus anciens des villes », et soulignant que « la façon dont nous nous conduisons envers les autres est façonnée par la manière dont nous les imaginons », Scarry s'est penchée sur *les effets du manque d'imagination dans nos comportements vis à vis des autres*. Elle a insisté sur le fait qu'infliger de la cruauté tient à « l'incapacité de percevoir, de se représenter et d'imaginer l'autre comme semblable » ce qui entraîne que « nous ne parvenons pas à croire à la réalité des autres ». D'une manière générale, relève-t-elle, « la capacité humaine à exercer des cruautés envers les autres a toujours été beaucoup plus grande que la capacité à imaginer les autres »⁵¹.

Il faut alors se demander si l'incapacité en matière de perception tend à être une constante, une tendance lourde, comme semble le laisser entendre Scarry, si elle a connu dans l'histoire des évolutions et des

contemporain. L'immédiat et l'essentiel, Entretiens avec J. Birman et Cl. Haroche, Paris, PUF, 2009.

⁵⁰ SCARRY E., « The Difficulty of Imagining Other People », in M. Nussbaum et J. Cohen (ed.), *For love of country ?*, Boston, Beacon Press, 2002, p. 98-110. Pour une approche philosophique générale de la question de la représentation, voir GUENANCIA P., *Le regard dans la pensée. Philosophie de la représentation*, Paris, PUF, 2009.

⁵¹ SCARRY E., *op. cit.*, p. 98, 101-103. Scarry rappelle ainsi que « Locke, médecin aussi bien que philosophe du politique mentionne de façon répétée le terme "blessure" » dans le *Second Traité du Gouvernement* (p. 100).

régressions, et si elle reflète un déséquilibre spécifique dans la sensorialité contemporaine ?

De ce point de vue Simmel a ouvert une piste de réflexion particulièrement intéressante pour le contemporain. La mise à jour du rôle des interactions amène au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle à passer d'une représentation tendant à la fixité, à la stabilité du monde, à une représentation moins claire, plus diffuse des liens sociaux entre individus, conduit à une appréhension moins délimitée, moins délimitable des séparations entre fonctionnements subjectifs, individuels et sociaux⁵².

Simmel relève cette espèce d'instabilité permanente des états qui pourtant dans le même temps peuvent instaurer des relations durables : il s'attache aux processus sous-jacents aux formes : aux mouvements de va-et-vient incessant, à la mobilité permanente de ces processus, à l'interaction, qui donnent naissance aux formes sociales et psychologiques, à la construction, la formation et au fonctionnement de l'individu aussi bien que celui des systèmes institutionnels.

Simmel distingue alors la forme extérieure, stable des institutions, des systèmes, des organismes de leur forme intérieure posant ainsi qu'« une relation qui est un processus fluctuant, perpétuellement en devenir, prend extérieurement une forme relativement stable ; les formes sociologiques [...] la représentation vers l'extérieur, ne peuvent jamais se mouler exactement sur les fluctuations internes de la relation ; les deux niveaux ont leur propre rythme de développement »⁵³.

Au milieu des années 1990, Deleuze concevait le rapport à soi comme étant « en devenir permanent » ne cessant « de se faire, mais en se métamorphosant, en changeant de mode. (...) Récupéré par les rapports de pouvoir, par les relations de savoir, le rapport à soi, posait-il ainsi, ne cesse de renaître, ailleurs et autrement »⁵⁴.

La période contemporaine dans laquelle le mouvement a été accentué, décuplé, intensifié, désormais continu, sans limites et sans frontières, bouleverse la société, le monde et l'individu lui-même – reposant de façon aigue la question de la stabilité.

Si l'engagement et l'inscription dans le temps permet seule la construction du sujet, il faut alors s'interroger sur ce qu'il advient du sujet

⁵² SIMMEL G., *Sociologie, op. cit.*

⁵³ *Ibid.*, p. 576.

⁵⁴ DELEUZE G., *Foucault* (1986), Paris, éd. Minuit, 2004, p. 111.

quand des modifications anthropologiques majeures affectent en profondeur le rapport que l'individu entretient aujourd'hui avec l'espace mais aussi le temps : menaçant de s'effondrer, il ouvre ainsi à ce que Gauchet en particulier a désigné comme une révolution anthropologique silencieuse.

Winnicott nous semble alors fournir une piste tout à fait passionnante quand il met à jour le rôle crucial des objets transitionnels jouant le rôle des médiations dans la structuration de la subjectivité. L'argumentation de Winnicott est éminemment pertinente dans le monde contemporain, opaque et dépourvu de médiations.

« C'est sur la base du jeu que s'édifie toute l'existence expérientielle de l'homme, écrit ainsi Winnicott. Nous expérimentons la vie dans l'aire des phénomènes transitionnels, dans l'entrelacs excitant de la subjectivité et de l'observation objective ainsi que dans l'aire intermédiaire qui se situe entre la réalité intérieure de l'individu et la réalité partagée du monde qui est extérieure »⁵⁵.

⁵⁵ WINNICOTT D., *Jeu et réalité. L'espace potentiel* (1971), Gallimard, Folio essai, 1975, p. 26.